

George du Maurier

Peter  
Ibbetson



l'arbuste  
véhément

# Peter Ibbetson

*Peter Ibbetson* n'est pas seulement une des plus belles histoires d'amour de la littérature, c'est aussi une œuvre vertigineuse qui ose s'aventurer dans les territoires inexplorés du rêve.

Par un caprice du destin, deux êtres que tout destinait à l'effervescence d'une vie partagée sont condamnés à une irrémédiable séparation. Mais parce que la puissance de la suggestion s'allie à une passion véritable, l'union et le bonheur deviennent possibles, hors des règles de la société, dans un univers parallèle que les deux amoureux façonnent à leur image. Mary et Peter sont les héros bouleversants d'un livre fantastique au sens plein du terme, un roman qui invente ses limites et dont on sort comme lustré de beauté et de joie.

**Préface d'Alexandre Fillon**

**Traduction de l'anglais de Lucienne  
Escoube et Jacques Collard  
revue et corrigée**

# l'auteur

Né à Paris d'une famille française émigrée en Angleterre sous la Révolution, **George du Maurier** (1834-1896) grandit dans une maison des Champs-Élysées, puis à Boulogne, des lieux qui le hanteront toute sa vie. Contrarié dans sa vocation de peintre par un œil aveugle, il se consacre au dessin et à la caricature, devenant une des vedettes de *Punch* et de *Harper's Magazine*. Encouragé par son ami Henry James, il se lance tardivement dans la littérature avec *Peter Ibbetson* (1891), qui rencontrera un beau succès, puis *Trilby* (1894), qui connaîtra un incroyable triomphe dans tout le monde anglo-saxon (un trilby est depuis le nom d'un chapeau), au point de l'ébranler. Il ne verra pas la publication et l'échec de son troisième livre, *The Martian*. Il est le grand-père de la romancière Daphné du Maurier.

*Peter Ibbetson* a été adapté au cinéma par Henry Hathaway en 1935, avec Gary Cooper dans le rôle titre.

**Peter Ibbetson**



George du Maurier

# Peter Ibbetson

avec une introduction de sa cousine  
Lady \*\*\*\* («Madge Plunkett»)

Traduction de l'anglais  
de Lucienne Escoube  
et Jacques Collard  
revue et corrigée

Préface  
d'Alexandre Fillon

L'ARBRE VENGEUR



## PRÉFACE

DANS LA FAMILLE DU MAURIER, on demande le grand-père. Aujourd'hui, on connaît sans doute nettement moins bien George que Daphné. La dame possède certes une bibliographie plus vaste que celle de son aïeul et a, qui plus est, laissé à la postérité quelques classiques, dont *L'auberge de la Jamaïque* et *Rebecca*, adaptés par Alfred Hitchcock. Il est grand temps de se rapprocher de George Louis Palmella Busson du Maurier (1834-1897) et de rouvrir son chef-d'œuvre, *Peter Ibbetson*, paru en Angleterre en 1891, que L'Arbre Vengeur a la bonne idée de reprendre dans sa collection de poche.

En France, c'est le film qu'en tira Henry Hathaway en 1935, avec Gary Cooper et Ann Harding, qui le fit d'abord connaître et priser des Surréalistes. Onze ans avant que les éditions Gallimard le proposent enfin, dans une traduction signée de Raymond Queneau et illustrée par l'auteur. L'occasion d'apprendre que ledit George était d'origine française. Que sa mère était une descendante de Jean Bart et que son grand-père, gentilhomme



verrier, avait immigré en Angleterre au moment de la Révolution.

La note du traducteur précisait également que George avait vu le jour le 6 mars 1834 dans une petite maison des Champs-Élysées et qu'il avait plus tard habité Boulogne, puis vers 1840, le 80 avenue des Champs-Élysées. Que notre homme avait fait sa scolarité à la pension Froussard, avenue du Bois de Boulogne, et échoué au bachot. Il a ensuite étudié à l'University College de Londres la chimie. Le métier de chimiste, il l'a exercé brièvement alors qu'il voulait être artiste, avant de s'autoriser à l'abandonner à la mort de son père. Un décollement de la rétine lui fit perdre l'usage d'un œil et l'obligea à renoncer au grand art. Ce qui ne l'empêcha pas de se tourner vers l'illustration satirique, une activité qu'il pratiqua avec succès dans les pages de *Once a Week* et de *Punch* au temps de la reine Victoria.

George du Maurier, on l'a recroisé il y a quelques années dans les pages de l'excellent *L'auteur ! L'auteur !* (Rivages, 2005), le roman que David Lodge a consacré à Henry James. Un James de dix ans le cadet de son ami, le petit et frêle du Maurier, qu'il allait visiter le dimanche à New Grove House, sur les hauteurs de Hampstead Heath, où ce dernier habitait avec femme, enfants et chien. L'occasion de longues promenades dans les Prés et de conversations avec son cher *Kiki*, ponctuées d'arrêts sur « le banc des confidences ». A en croire Lodge, George

était un fervent adepte du tabac et un « sceptique de naissance ». Henry James lui présenta son confrère Guy de Maupassant dont *Une vie* devait le distraire « d'un jour de pluie à Brighton ». James, montre encore Lodge, l'encouragea vivement à s'essayer à l'écriture. Même s'il s'avoua plus sensible à la première partie de *Peter Ibbetson*, qui allait marquer son entrée en littérature, qu'à sa suite certes peu conventionnelle.

Un avis du « Maître » que l'on a bien du mal à partager quand on relit aujourd'hui, ébloui, l'ensemble d'un livre aussi étrange, fascinant et touchant à la fois. Soit l'autobiographie du héros éponyme condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre d'un parent. Un narrateur décédé, frappé d'une congestion cérébrale, la plume à la main, dans le service des fous criminels de l'asile d'aliénés dont il était pensionnaire depuis trois ans. Le texte qu'il laisse derrière lui, rédigé en français et en anglais, est introduit par sa cousine, lady Madge Plunket, qui ne l'a pas revu depuis ses douze ans.

Peter Ibbetson ne s'est pas toujours appelé ainsi, apprend-on. Enfant bien élevé, Pierre Pasquier de La Marière est arrivé en France à l'âge de cinq ans. Lorsqu'il quitte une « grande maison aux volets verts, aux toits recouvrant des mansardes » dans le quartier de Bloomsbury. Lorsque tout le monde lui donne du « Gogo ». Sa mère est anglaise mais née et élevée à Paris ; elle joue de la harpe et du piano, chante. Son père est

français, bien que sujet anglais né et en partie élevé en Angleterre ; il est inventeur et chasseur.

Le jeune Pierre réalise rapidement qu'il évolue désormais dans une manière d'Eden. Un vieux Paris où l'on nage « en Seine » et où l'on explore l'île Saint-Louis. Son territoire favori reste celui de son quartier, le « tranquille, innocent et champêtre Passy ». Jamais il ne se lasse de le sillonner pendant des heures, se rendant avec un même plaisir à la mare d'Auteuil, à la porte de la Muette et au Bois de Boulogne. Sept heureuses pendant lesquelles il savoure les romans de Balzac, Hugo et Sue. Sept années où il côtoie la divine Mme Séraskier, une « belle dame » aux cheveux noirs et aux yeux bleus, et sa fille infirme, la « pauvre petite Mimsey Séraskier ». Une enfant silencieuse et mélancolique, aux paupières sans cils, qui « suçait perpétuellement son pouce et ne prenait avis que d'elle-même ».

En l'espace d'une semaine à peine, alors qu'il a douze ans, patatras, Pierre devient brutalement orphelin. Le voici pris en main par le colonel Roger Ibbetson, un cousin de sa défunte mère. Celui qui est désormais son bienfaiteur, son « oncle Ibbetson », le rebaptise Peter Ibbetson. Une autre existence commence alors pour « Peter ». Elle l'amènera dans une école « à l'uniforme gris » au cœur des brumes de Londres, à être engagé brièvement dans la Garde de Sa Majesté, puis à devenir architecte, Wharton Street, à Pentonville dans le district

d'Islington. Un temps où Peter Ibbetson hait la cruauté, où il n'est ni heureux ni satisfait d'une vie solitaire qu'il n'aime pas, trouvant juste quelque évasion dans la musique.

Nul réconfort possible à ses yeux ailleurs qu'à Paris où il retourne enfin, avec l'espoir de remettre ses pas dans ceux du Gogo d'antan. Pour y trouver tout changé et bâti. Dans sa chambre de l'hôtel de la rue de la Michodière, il va être en proie à quelque chose qui n'est pas un simple rêve. Un étrange « rêve vrai » d'une heure où il converse avec une duchesse à l'angélique sourire. Le début d'une expérience nouvelle, d'un voyage au pays des songes. La possibilité de retrouver le passé, de toucher et caresser ceux qu'il a tant aimés. « Il est bien certain que notre esprit doit contenir quelque chose comme une plaque photographique, un cylindre phonographique, outre bien d'autres mécaniques de la même espèce, qui ne sont pas encore découvertes. Pas une image, pas un son, pas une odeur perdue ; pas même un goût, un sentiment ou une émotion. La mémoire inconsciente contient tout, sans même que nous y prêtions attention, saisissant les choses autour de nous », note-t-il à l'intention de ses futurs lecteurs.

Dans ce monde-là, Peter Ibbeston fait la plus belle des rencontres en la personne de Mary, duchesse de Towers. Jadis, elle n'était autre que la souffreteuse Mimsey Séraskier qu'il portait sur son dos. Désormais, elle est la

fée Tarapatapoum. Une femme d'exception avec « toutes les intelligences de la tête et du cœur ». Une véritable magicienne capable de dissiper les nuages, de faire de vous un prince parmi les hommes... Pendant vingt-cinq ans, huit à neuf heures par jour sur vingt-quatre, ces deux-là vont partager un bonheur « si profond, si aigu, inaltérable, sans pareil dans toute l'histoire des affections humaines »...

« L'émerveillement que le roman suscite tient à une idée unique, dont la banalité a par ailleurs éclipsé la richesse potentielle. De quoi s'agit-il en l'occurrence ? De la toute-puissance de l'amour », écrivait Raoul Vaneigem en postface à une réédition de ce classique chez L'Or des fous en 2005. Quand Claude Roy, en quatrième de couverture du volume de la collection L'Imaginaire, affirmait : « Et la merveille de ce merveilleux livre, c'est que les rêves de Peter Ibbetson sont si beaux que tout à fait vrais, et si vrais qu'inoubliablement beaux ».

Tout est réussi dans *Peter Ibbetson*, tout passe simplement. Tout pourrait être toc, rien ne l'est grâce au talent d'un George du Maurier qui ne sort jamais les grandes orgues. Ce coup d'éclat ouvrait somptueusement la porte à une carrière tardive d'écrivain. La gloire, la vraie, il devait la connaître trois ans après, en 1894. Inspiré par ses années de bohème, son roman suivant, *Trilby*, devint dès sa sortie un immense best-seller et fut même ensuite adapté au théâtre à Broadway. Le 8 octobre

1896, il était emporté par un problème cardiaque à l'âge de soixante-deux ans et inhumé dans le cimetière de l'église paroissiale de Hampstead. En ayant eu le temps de remettre à son éditeur le manuscrit de *The Martian*. Mais c'est une autre histoire. Pour l'heure, dans notre monde qui œuvre chaque jour à faire reculer nos vies intérieures, *Peter Ibbeston* constitue un antidote du tonnerre que l'on n'aura de cesse d'offrir autour de soi. Romantisme pas mort ?

Alexandre FILLON



**Peter Ibbetson**





## INTRODUCTION <sup>1</sup>

L'AUTEUR DE CETTE CURIEUSE AUTOBIOGRAPHIE, qui était mon cousin, mourut dans un asile d'aliénés (service des fous criminels) dans lequel il était pensionnaire depuis trois ans.

Il y avait été transféré après une brusque crise de folie homicide, qui n'eut heureusement aucune fatale conséquence, et dont il fut victime à la prison de F... où il avait passé vingt-cinq ans, après avoir été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de X..., son parent.

Il avait été tout d'abord condamné à mort.

Ce fut dans cet asile qu'il écrivit les présents mémoires. Ce ne fut qu'après sa mort que je reçus ce manuscrit, accompagné d'une lettre des plus émouvantes, faisant appel à notre vieille amitié et m'instituant son exécutrice testamentaire.

Son vœu était que ces mémoires fussent publiés exactement tels qu'il les avait écrits. Hélas, j'ai trouvé cette

1. N.B. Les passages imprimés en italique suivis d'un astérisque se trouvent en français dans le texte original.

tâche impossible ; elle eût, sans utilité, ressuscité un vieux scandale depuis longtemps enterré et oublié, et n'eût apporté que peines et chagrins aux personnes qui y sont mises en cause.

Sa mémoire n'a pas besoin d'être réhabilitée parmi ses proches. Depuis longtemps, ceux qui surent de quelle provocation il avait été victime lui ont pardonné, surtout ceux d'entre eux qui connaissaient l'être qui l'avait provoqué.

Après mûre réflexion, je me décidai (afin que son dernier vœu ne demeurât pas entièrement inexaucé) à publier ces souvenirs en y apportant certaines modifications.

J'ai, presque partout, changé les noms des personnages et des lieux. J'ai supprimé certains détails, omis certains passages de sa vie (la plupart des souvenirs se rapportant à son séjour au collège et à la brève période qu'il passa comme simple soldat aux Horse Guards). Ceci afin d'éviter de voir identifier certains personnages encore vivants, car dans sa franchise, il se montre violent et souvent injuste. Enfin, j'ai soigneusement paraphrasé certains autres événements, tels que son jugement à Old Bailey, en m'efforçant de m'en tenir à la plus stricte équivalence, afin de côtoyer d'aussi près que possible la vraisemblance.

Qu'il soit dit une fois pour toutes que, à part ces modifications, tous les incidents de sa vie de tous les jours ont été décrits par lui-même avec le plus minutieux souci de vérité : cela, je le garantis.

En ce qui concerne ses premières années — cette vie à Passy qu'il décrit avec tant d'amour — je suis on ne peut mieux placée pour en témoigner.

Je me souviens de ce chaud foyer où il vivait avec ses parents, mes chers oncle et tante. Je me souviens de la belle M<sup>me</sup> Séraskier, de son mari et de sa fille, de leur maison *Parva sed Apta*, du major Duquesnois et de tout le reste.

Et bien que je ne l'aie pas revu depuis sa douzième année, après la mort de ses parents et son départ pour Londres (j'ai passé la majeure partie de ma vie à l'étranger) j'ai toujours reçu à intervalles réguliers de ses nouvelles. J'en reçus également par des tiers, surtout par un parent de M. et M<sup>me</sup> Lintot qui le connaissait par des officiers de son régiment, et par la fille du vicaire qu'il rencontra chez lady Gray et qui se souvient de la conversation qu'ils eurent au dîner, de son brusque malaise, de son long entretien avec la duchesse de Towers, sous le hêtre, le matin suivant : la fille du vicaire était parmi les joueurs de croquet.

C'était le plus bel enfant que j'aie jamais vu, charmant, vivant, aimable : chacun l'aimait. Chose rare à son âge, la cruauté envers les animaux lui faisait horreur ; il était au surplus très franc et très brave.

Si je me rapporte à ce qu'il m'en a été dit et à une photographie que je possède, cet enfant dut devenir un très bel homme, séduisant sans toutefois s'en soucier, quoiqu'il fût pour ce qui est des autres, très sensible

au charme physique. Mais il devint aussi étrangement timide, réservé, sans aucune confiance en lui, d'une modestie excessive, de disposition mélancolique, recherchant la solitude, vivant seul, ne se confiant à personne. Cependant, il inspirait à la fois l'affection et le respect. Car il paraît avoir toujours été, tant dans ses paroles que dans son comportement, le parfait gentleman.

Quoiqu'il soit demeuré muet sur ce chapitre, j'ai lieu de croire que, lorsqu'il s'engagea, après avoir débuté sans succès dans la carrière d'architecte, il s'est cru déclassé, déchu du rang social auquel il appartenait par sa naissance, sentiment qui correspondait d'ailleurs à la réalité : les mauvaises fréquentations devaient y avoir été pour quelque chose.

Les lettres qu'il m'adressa sont à la fois confiantes et affectueuses.

Quant à la personne que j'ai appelée la duchesse de Towers (je lui ai laissé son titre tout en modifiant son nom), il m'est difficile d'en parler. Pour ma part, je ne doute pas qu'il soit sincère en affirmant qu'ils ne se sont vus que deux fois.

Il est également exact qu'il ait reçu à Newgate, le matin qui suivit sa condamnation à mort, une enveloppe contenant des violettes et l'étrange message qu'il mentionne ; lettre et violettes sont en ma possession et les mots sont bien de sa main, à elle ; il ne peut y avoir aucun doute là-dessus.

Il est également certain qu'elle quitta son mari presque aussitôt le procès et la condamnation à mort de mon cousin, pour vivre dès lors dans une retraite presque complète, comme il est certain qu'il devint subitement fou, vingt-cinq ans plus tard, dans la prison de..., quelques heures après qu'elle eut péri de façon tragique et avant qu'il eût pu en avoir connaissance par la voie officielle. Il est tout aussi exact, qu'il fut envoyé à l'asile, où, la crise passée, il demeura pendant des jours entiers prostré, hanté d'idées de suicide, jusqu'à ce que, un beau matin, à la surprise de tous, il se levât d'excellente humeur et totalement guéri, en apparence du moins ; ainsi demeura-t-il jusqu'à sa mort. Ce fut durant la dernière année de sa vie qu'il écrivit, en français et en anglais, cette autobiographie.

Il n'y a pas à s'étonner, quand on considère avec attention les diverses circonstances de cette histoire, qu'une aussi grande dame, amie des reines et des impératrices, portant un titre illustre, un nom fameux, renommée pour sa beauté et son charme aussi bien que pour ses innombrables charités, de réputation intacte, des plus populaires dans la société anglaise, ait conçu une très tendre inclination pour mon pauvre cousin ; à vrai dire, c'était le secret de Polichinelle dans la famille de « Lord Cray », et, si ce n'avait été par égard pour eux, elle aurait mis le monde entier dans la confiance.

Après sa mort, elle lui laissa l'argent qu'elle avait hérité de son père ; il en usa à des fins charitables. Elle

lui laissa également des liasses de manuscrit écrit en langage chiffré, langage sans doute identique à celui dont il usait lui-même dans les notes qu'il écrivait au bas des innombrables dessins qu'on lui laissa la liberté d'exécuter pendant sa longue réclusion, laquelle, grâce à son influence à elle et sa bonne conduite à lui, fut rendue aussi confortable que possible. Ces dessins, vraiment extraordinaires, ainsi que les manuscrits de Sa Grâce sont maintenant en ma possession. Ils restent toutefois pour moi un mystère dans lequel je n'ai pas osé m'aventurer.

En compulsant leurs papiers à tous deux, je parvins à établir indubitablement, quoique de bien étrange manière, qu'ils descendaient l'un comme l'autre d'une même ancêtre française dont je n'ai que légèrement modifié le nom. Le souvenir de cette ancêtre persiste encore dans le département de la Sarthe dont elle fut une des personnalités les plus en vue, il y a environ cent ans; son violon, un magnifique Amati, est à présent ma propriété.

Quant à la partie surnaturelle de son histoire, je ne la commenterai pas longuement.

Il est un fait certain que, selon toute apparence, mon cousin était complètement fou. Quelque chose de sa folie survient-il à la période aiguë de sa crise? C'est un point sur lequel les sommités médicales de l'asile ne semblent pas d'accord.

Quel que soit le cas, je suis tout au moins convaincue de ceci : ce n'était pas un romancier et il crut à l'extraordinaire expérience mentale qu'il narre.

Au risque de paraître partager sa folie — s'il *fut* fou — je conclurai en disant que, à mon sens tout au moins, il était sain d'esprit et n'a écrit que la vérité.





## PREMIÈRE PARTIE

JE NE SUIS QU'UN PAUVRE SCRIBE, mal versé dans l'art d'écrire, comme le lecteur cultivé (s'il m'arrive jamais d'être lu par lui) saura sans aucun doute s'en apercevoir.

J'ai été depuis des années, un objet de pitié et de mépris pour tous ceux qui m'accordaient une pensée, pour tous, *un seul être excepté!* Pourtant, de tous ceux qui ont vécu sur cette terre, je fus peut-être l'un des plus heureux, l'un des privilégiés: le lecteur en conviendra, si toutefois il me lit jusqu'au bout.

Ma vie extérieure et ma vie intérieure ont été situées aux antipodes l'une de l'autre, et si, à la onzième heure, je me suis résolu à raconter mon histoire au monde, ce n'est pas afin de me réhabiliter aux yeux de mes compatriotes, quelle que soit pour moi la valeur de leur bonne opinion, car je les ai toujours aimés, je ne leur ai souhaité que du bien et ne demanderais qu'à leur prouver ma bonne volonté si c'était possible.

C'est parce que les régions dans lesquelles j'ai découvert ma félicité peuvent être accessibles à tous, et parce que beaucoup mieux entraînés et mieux doués, les

exploreront infiniment mieux que moi, que je veux en donner la clef. Mais auparavant, et afin d'exposer comment je découvris cette clef moi-même, il me faut faire, aussi bien que je le pourrai, le récit de ma carrière manquée; en agissant ainsi d'ailleurs, j'obéis au dernier souhait de celle dont le plus infime désir fut pour moi une loi.

Si je parais plus proluxe qu'il n'en serait besoin, mettez cela au compte de mon manque d'expérience littéraire, ou bien peut-être du désir bien naturel de ne me montrer ni meilleur, ni pire que je me crois; sur le compte, aussi, du charme, du charme indicible que ces souvenirs personnels ont pour le principal intéressé, charme qu'il ne peut espérer faire partager aussi intensément qu'il le revivra lui-même, à ceux qui n'ont point reçu les mêmes dons que lui.

Et ceci me conduit à m'excuser de l'égotisme de ces mémoires; ils ne sont d'ailleurs que la préface, et en quelque sorte, le prélude à d'autres plus longs que j'espère publier plus tard. Écrire une histoire qui doit être de quelque importance pour l'humanité, sans doute, mais qui ne tourne qu'autour de la vie intérieure et extérieure d'un seul être, réaliser cela sans paraître parfois égoïste, demanderait presque du génie, et je ne suis qu'un pauvre scribe.

.....

*Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance!\**

Ces vers étranges m'ont trotté en tête, à intervalles plus ou moins réguliers, durant presque toute ma vie, comme le sempiternel refrain d'une ballade sans fin — triste et monotone, hélas! cette ballade qui est mienne; doux et monotone est ce refrain de Chateaubriand.

Je pense souvent que pour en ressentir la pleine signification, il faut avoir passé son enfance au soleil de France, où ces vers furent écrits, et le reste de son existence à Londres, ou en des lieux pires encore, comme ce fut mon cas. Si j'avais passé toute ma vie, depuis l'enfance, à Bloomsbury ou à Clerkenwell ou encore à Whitechapel, mes premiers jours auraient été dépourvus de cet éclat que je retrouve en me reportant en arrière.

*Combien j'ai douce souvenance!\**

Ce fut par un beau matin de juin, dans un charmant jardin français, où la tiède, la douce atmosphère était chargée du parfum des lilas et des seringas, égayée de papillons, de libellules et d'abeilles, que je commençai ma vie consciente: ce fut le plus heureux jour de toute ma vie extérieure.

Il est vrai que j'eus de vagues souvenirs — parmi beaucoup de blancs — d'une sombre maison de Londres, dans une longue rue d'une désolante rectitude qui ne conduisait qu'à un triste square et me ramenait à la

maison : il ne me semblait pas qu'elle pût mener à autre chose qu'à ce square ou à la maison. Il y a aussi le souvenir confus d'un voyage troublé, excitant, qui me parut durer des jours et des nuits. Je revois encore la diligence bleue que tiraient quatre grands chevaux bruns, maigres, tranquilles, modestes et bien élevés ; le postillon vêtu de rouge et sa trompette ; le cocher au visage rubicond, à la voix rauque et aux innombrables collets. Et le vapeur, avec son pont étincelant, si beau, si blanc qu'il semblait comme une profanation d'y marcher. Sa blancheur ne persista pas très longtemps d'ailleurs. Souvenir aussi de deux jetées de bois, avec un phare à chaque bout, des quais, des travailleurs en blouse bleue, de petits soldats en pantalons rouges et à moustaches, des pêcheuses aux jambes nues. Tous ces gens parlaient un langage que je connaissais aussi bien que celui que je laissais derrière moi, mais que j'avais toujours cru, jusque-là, possession exclusive de mon père, de ma mère et de moi-même pour échanger nos confidences les plus tendres, à l'étonnement des étrangers. Et voilà que, en ce lieu, des petites filles et des petits garçons, dans la rue, des enfants tout à fait du peuple, le parlaient aussi bien et même mieux que moi.

Puis vint, comme en rêve, un étrange véhicule, d'une hauteur gigantesque, qui ressemblait à trois voitures collées ensemble. Une montagne de bagages s'amoncelait sur son toit recouvert d'une énorme capote de cuir noir ; sous cette capote, un homme en blouse bleue était assis : il

avait une casquette bizarre, des moustaches, et faisait claquer un grand fouet au-dessus de ses chevaux bruyants, batailleurs, vigoureux, joliment pommelés blanc et gris, des clochettes au cou, des queues-de-renard touffues sur les yeux et leurs propres queues soigneusement tressées en nattes.

Du *coupé*\* où j'étais assis entre mon père et ma mère, je pouvais les voir tandis qu'ils nous tiraient par les routes poudreuses bordées d'interminables rangées de pommiers ou de peupliers. Des gamins aux pieds nus, dont les papas et les mamans portaient des sabots de bois et de drôles de bonnets de nuit blancs, couraient derrière nous, demandant des sous français qui sont plus gros que les nôtres et plus agréables à avoir et à garder. Par les montées et les descentes, nous allions, passant sur des ponts de bois sonores, par des rues aux pavés rocailleux, dans de jolies villes jusqu'à de vastes cours où cinq autres chevaux blancs et gris, puissants et bruyants, attendaient pour prendre la place des autres, éreintés mais toujours batailleurs!

Et, durant toute la nuit, je pus entendre la musique joyeuse des clochettes et des sabots, le roulement des roues, les claquements éternels du fouet, comme je passais des genoux de l'un à ceux de l'autre à la poursuite du sommeil. M'éveillant soudain d'un somme, je pouvais voir la lueur des lampes rouges sur les cinq dos gris et blancs qui s'évertuaient toujours, nous traînant vaillamment dans la sombre nuit d'été.

Puis, tout devint fatigant, intermittent et confus, jusqu'au moment où nous arrivâmes à l'aube, sur un quai, au bord d'une large rivière; comme nous la suivions, sous des arbres épais, nous croisâmes d'autres diligences, bleues et rouges et vertes, à cinq chevaux, partant pour leur long voyage alors que le nôtre touchait à sa fin.

Alors, je sus parce que j'étais un enfant bien élevé et que j'entendis mon père s'exclamer: « Enfin, nous voilà à Paris! » que nous venions d'entrer dans la capitale de la France. La chose, paraît-il, m'impressionna à tel point que je dormis trente-six heures d'affilée et m'éveillai pour me trouver dans le jardin dont j'ai parlé. Ce jardin est mon bien depuis ce moment, et l'est demeuré jusqu'à l'instant présent d'une manière ininterrompue, exception faite pour les moments où je souhaite dormir.

.....

Le jour le plus heureux de ma vie extérieure...

Dans un vieux hangar plein d'outils et de bois, situé au fond du jardin, à mi-chemin entre un poulailler vide et une étable désaffectée, chacun d'eux en eux-mêmes, un éden, je découvris une petite brouette d'enfant, l'objet le plus extraordinaire, le plus inouï, le plus amusant, le plus exquis, le plus fascinant que j'aie jamais rencontré au cours de ma brève existence.

Je passai des heures — heures enchantées — à rouler des morceaux de briques de l'étable au poulailler, et

des heures plus enchanteresses encore à les rapporter à l'étable, tandis que des ouvriers français qui travaillaient chez nous, dans la maison et le jardin où nous allions vivre, s'arrêtaient de temps à autre pour poser, avec bonne humeur, des questions au « p'tit Anglais », commenter sa connaissance de leur langue et son adresse remarquable à pousser la brouette ; je me rappelle l'intense, l'extrême bonheur que j'éprouvais à considérer, joyeux et confiant, la succession infinie d'aussi merveilleuses heures.

Le matin suivant, bien qu'il fit aussi beau, bien que la brouette, les briques et les braves ouvriers fussent toujours là, bien que tous les parfums et toutes les fleurs fussent les mêmes, cette plénitude dans le bonheur, ce premier ravissement ne revint plus : la gloire et la fraîcheur de la première sensation s'étaient évanouies.

Ainsi, au matin même de la vie, d'un seul flux, j'atteignis le plus haut niveau de félicité possible en ce bas monde : je ne devais plus jamais l'atteindre, ce niveau, de ce côté-ci de la porte d'ivoire. C'est alors que je découvris qu'il faut, pour que dure la parfaite félicité humaine, quelque chose de plus qu'un doux jardin français, qu'une petite brouette française et qu'un joli petit enfant anglais qui parle français et aime à être approuvé : une quatrième dimension est nécessaire...

Je la découvris en temps utile.

Mais, si je ne retrouvai plus les heures enchantées du début, sept heureuses années suivirent tout de même,



qui gardent encore une sorte d'enchantement quand j'y reviens en esprit.

.....

Oh! le merveilleux jardin, les roses, les capucines, les volubilis, et Dieu sait quelles autres fleurs encore! Dans mon souvenir attendri, elles fleurissent toutes ensemble, insouciantes du temps et de la saison.

Enchantement: voir pour la première fois, respirer, cueillir toutes ces merveilles à l'âge si tendre de cinq ans! Hériter d'un pareil royaume après cinq années de Gower Street et de Bedford Square! Car tout est relatif: aux yeux du propriétaire de Chatsworth et à ceux de ses jardiniers, mon beau jardin français n'aurait paru qu'une bien petite chose.

Et quel monde d'insectes! Chatsworth sur ce point ne pouvait nous battre. En vérité, il devait même tristement en manquer; il y en avait de beaux, d'intéressants, de comiques, de grotesques et de terribles, depuis la fière abeille jusqu'au perce-oreille et à son cousin, le taon, et tous ceux qui rampent, toutes ces choses aux mille-pattes qui pullulent dans l'obscurité humide, sous les grosses pierres plates. Quand je pense que j'ai été l'ami de tout cela: les roses, les mille-pattes, et tout, tout... quand je songe que la plus grande partie de ma vie matérielle s'est écoulée entre des murs blanchis à la chaux, sans même une puce ou une araignée pour amies!

Notre maison, où, soit dit en passant, j'étais né cinq années auparavant, était une grande maison jaune, aux volets verts, aux toits d'ardoises recouvrant des mansardes. Elle s'élevait entre ce jardin et la rue — une longue rue qui serpentait, avec ses gros pavés, ses lampes à huile suspendues au travers, à longs intervalles ; on descendait ces lampes au moyen de poulies, chaque soir au crépuscule, on les nettoyait, et, après les avoir allumées, on les remontait à nouveau pour éclairer, quelques heures, les nuits où la lune était absente.

En face de nous s'élevait une école de garçons, « *Maison d'éducation dirigée par M. Jules Saindou, bachelier et maître ès lettres et ès sciences* », auteur d'un traité de géologie illustré d'images de reptiles antédiluviens combattant dans le limon originel, si effrayants que jamais je n'ai pu les oublier. Mon père, qui aimait la science, m'en fit présent lors de mon sixième anniversaire. Elles me valurent, ces images, plus d'un cauchemar.

De nos fenêtres, nous pouvions voir et entendre jouer non loin de chez nous, les gamins, des gamins français ne se distinguant point des gamins anglais, tout au moins quant au tapage qu'ils menaient. Vêtus de blouses bleues, ils avaient les cheveux coupés courts. Nous pouvions aussi apercevoir les appareils de gymnastique, orgueil de M. Saindou, installés dans la cour de récréation : *Le portique ! la poutre ! le cheval et les barres parallèles !*\* Ainsi les décrivait-il dans son prospectus.

De l'autre côté de la rue (qui s'appelait la rue de la Pompe) aussi loin que pouvaient porter nos yeux, ce n'étaient que pavillons comme le nôtre, d'une plaisante diversité, des murs de jardins que dépassaient les cimes des marronniers, des sycomores, des acacias ou des tilleuls. Çà et là, de hauts portails, des grilles de fer forgé défendues par des bornes de pierre donnaient accès à de mystérieuses demeures de briques, de plâtre et de granit, ombragées et comme perdues au cœur de cette verdure traversée de soleil.

Sur la droite, à l'est, on pouvait voir, à faible distance, quelques simples boutiques aux vitrines à l'ancienne mode, avec leurs nombreux petits carreaux : Liard, l'épiciériste, Corbin, le marchand de volailles, le boucher, le boulanger, le marchand de chandelles...

Et cette rue délicieuse, dans ses détours et à ses méandres, ne conduisait ni à Bedford Square, ni à la nouvelle université de College Hospital, mais à Paris, à l'Arc-de-Triomphe par une extrémité, et à la Seine par l'autre, ou bien encore, si l'on tournait à droite, à Saint-Cloud, par le bois de Boulogne, le Bois de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, roi des Français.

Tout cela aussi différent du Paris et du bois de Boulogne d'aujourd'hui qu'une diligence peut l'être d'un train express.

À côté de notre beau jardin s'en étendait un autre ; un haut mur couvert de pêchers, de poiriers, de pruniers

et d'abricotiers nous en séparait seul ; enfin, une petite porte, qui s'ouvrait dans un mur bas revêtu de jasmin, de clématites, de volubilis et de capucines donnait de notre jardin dans une longue allée droite plantée d'amandiers, d'acacias, de lilas et d'aubépines, le tout si serré que c'est à peine si l'on pouvait distinguer les vieux murs, à droite et à gauche, tout recouverts de lierre. Quelles adorables taches dessinaient à terre ces verdure, quand brillait le soleil ! Une des extrémités de cette avenue s'ouvrait sur la rue de la Pompe dont elle n'était séparée que par une lourde grille de fer forgé, dressée entre des piliers de pierre et doublée d'une *porte bâtarde*\* sur laquelle veillaient le père et la mère François, le vieux concierge et sa femme ; paix à leurs cendres et que le Ciel accueille leurs bonnes et simples âmes !

L'autre extrémité de l'avenue, également fermée par une grille de fer, ouvrait sur un immense parc, propriété privée qui en fait n'appartenait à personne et dont nous étions les familiers — vraie jungle d'épais fourrés et de vieilles falaises de craie, pas trop dangereuses, restes d'anciennes carrières et de sombres cavernes ; on y trouvait de tout : prairies d'herbe touffue, mares couvertes de joncs, champs de raves, forêts de pins, bouquets et allées de châtaigniers, humides vallées de noisetiers et d'aubépines, ombreuses même par les midis d'été, régions nues et montagneuses, balayées des vents d'où l'on pouvait surveiller l'horizon ; toutes sortes d'endroits

secrets et redoutables où les bêtes en liberté pouvaient se cacher et les petits garçons errer paisiblement, en quête de périlleuses aventures.

Tout ce vaste enclos rempli des bruits les plus divers : chants d'oiseaux, bourdonnements, sifflements, pépiements, roucoulements, fracas insolites, croassements, envols, glissements, sauts, grimpettes, escalades, plonges, avait été abandonné depuis des siècles. Éden où l'on pouvait, sans crainte, cueillir et manger le fruit de l'arbre de Science, et apprendre, d'adorable façon, les voies de la vie sans perdre l'innocence ; une forêt qui avait conservé une sorte de virginité en redevenant primitive ; un lieu où la belle Nature avait réaffirmé, avec douceur, sa vitalité, brassant, enlaçant, comme si elle voulait y cacher une beauté endormie depuis plus de cent ans qui n'attendrait plus que le Prince Charmant ou — et ceux-là, hélas, vinrent ! — ces princes d'aujourd'hui, l'entrepreneur avec ses spéculations et l'ingénieur avec ses chemins de fer.

Si je n'écoutais que mes beaux souvenirs, je croirais volontiers que cette contrée était sans limites, quoique je me souvinsse de ses bornes ; ma connaissance de la géographie, appliquée à ce coin de banlieue de Paris m'ordonne d'assigner de plus modestes dimensions à ce paradis terrestre qui, lui aussi, n'était séparé du bois de Boulogne de Louis-Philippe que par une simple barrière. Je ne m'y décide cependant qu'à regret ; ce dont j'étais convaincu, c'est que ce lieu s'étendait près de la vieille

petite ville de Boulogne et amenait le promeneur à travers son kaléidoscope : fleurs, pont, palais, jardins, collines, jusqu'à la forêt de Saint-Cloud.

Que pouvait souhaiter de plus un petit garçon fraîchement émoulu du cœur même de Bloomsbury, si toutefois il est permis de parler de fraîcheur en évoquant Bloomsbury.

Afin que pas une seule goutte ne manque à la coupe pleine de la félicité de ce petit garçon, sur le chemin de Passy à Saint-Cloud, il y avait là un étang, appelé *La Mare d'Auteuil*<sup>\*</sup>, seul trésor aquatique dont puisse se prévaloir le bois de Boulogne de Louis-Philippe ; car en ces jours sans malice, il n'y avait point de lacs artificiels alimentés par une source artificielle, pas plus que de *Pré-Catelan*<sup>\*</sup> ou de *Jardin d'Acclimatation*<sup>\*</sup> ; le bois n'était qu'un bois, rien de plus, un bois épais, sauvage qui couvrait quelques centaines d'acres et abritait quelques milliers de bêtes en liberté. Bien que d'une mystérieuse profondeur en son milieu, ce fameux étang qui avait peut-être des centaines d'années et qui doit encore exister, n'était pas grand : on pouvait presque lancer une pierre d'un bord à l'autre.

Limité de trois côtés par la forêt maintenant rasée, il n'était séparé de la route poussiéreuse que par une frange d'arbres et on pouvait l'avoir à soi tout seul, à l'exception des après-midi de dimanche et de jeudi où, se souvenant de son existence, quelques Parisiens amoureux venaient oublier leurs chagrins sur ses bords.

Car le seul fait d'être là suffisait pour être heureux; non seulement cet étang était le plus beau, le plus secret, le plus pittoresque qui soit au monde — le roi des étangs, l'*Étang*, le seul — mais il était hanté par la plus étonnante variété d'insectes et de reptiles; du moins, c'est ce que je croyais, car leur nombre me paraissait infini.

Observer ces créatures, apprendre leurs habitudes, les attraper (ce qui nous arrivait parfois), les ramener à la maison pour tenter de les apprivoiser (ceci sans succès), divertissement rituel, tradition qui perdura sept ans.

*La mare d'Auteuil\**! Le nom même nous semblait magique, empreint de tout ce qu'il évoquait pour nous...

Comme je l'aimais! Le soir, sommeillant dans mon petit lit, j'y pensais avec une sorte de crainte: je me souvenais de l'aspect solennel qu'elle avait au crépuscule, une ou deux heures auparavant, et je me l'imaginais, plus tard, profonde, calme, froide et tranquille sous les étoiles, au milieu des buissons épais, tandis que tant de vies étranges, insolites, bouillonnaient sous ses eaux stagnantes.

Et puis, l'eau disparaissait peu à peu, et les roseaux commençaient à s'agiter et à bruire d'une manière sibylline, et, dans le fouillis de leurs racines, dans la boue découverte, tout ce qui y grouillait voulait gagner le milieu de l'étang, sautait, glissait, se tortillait avec frénésie...

L'eau continuait à baisser; bientôt dans le fond boueux, à des mètres de profondeur, s'amoncelaient d'étranges

animaux: de grosses et grasses salamandres, des têtards aussi gros que des rats, de gigantesques crapauds, d'énormes scarabées, et toutes sortes de monstres velus, écailleux, épineux, monstres bulbeux, nés de la boue, qui dormaient là depuis des années et, s'éveillant, commençaient à ramper, à se traîner, à se dévorer les uns les autres, semblables aux grands sauriens et aux batraciens de mon *Manuel de géologie élémentaire, édition illustrée à l'usage des enfants, par Jules Saindou, bachelier et maître ès lettres et ès sciences*\*.

Là-dessus, je m'éveillais en sursaut, tout en sueur. Un frisson glacé me parcourait de la tête aux pieds et je me prenais à souhaiter avec ardeur que l'aube paraisse...

Bien des années plus tard, parmi les froids brouillards de Clerkenwell, la nostalgie du « doux lieu » me ressaisit fréquemment: dans « le doux lieu de mon enfance », c'était la mare d'Auteuil que je regrettais le plus; c'était là l'étoile polaire, l'axe même de mon désir du foyer, c'est là que les ailes de ma fantaisie sans espoir m'emmenaient d'abord. Alors, une fois encore, je foulais ses bords herbeux et ensoleillés, je surveillais les joyeuses courses de têtards, et la grenouille verte qui, comme un petit d'homme se choisissait un roi; j'assistais aux évolutions du rat d'eau qui sortait de son trou, caché dans les racines du saule, à celles de la sangsue noire qui ondulait parmi les nénuphars; et je rêvais tendrement à ce passé délicieux, irrévocablement passé, à cette même



place où moi et celle qui est mienne à présent furent toujours si heureux...

... *Qu'ils étaient beaux, les jours de France!*\*

.....

Dans l'avenue dont j'ai parlé, — l'*Avenue*, comme elle l'est demeurée pour moi — il y avait à main droite, à mi-chemin, une *maison de santé*\* ou pension de famille tenue par une M<sup>me</sup> Pelé; là, parmi d'autres pensionnaires, vinrent prendre pension, peu après notre arrivée, quatre ou cinq gentlemen qui avaient essayé de prendre le pouvoir en France. Ils avaient à leur tête un sombre prétendant, et avec eux, un aigle apprivoisé, symbole de l'empire qu'ils voulaient restaurer.

L'expédition échoua: le prétendant fut enfermé en forteresse, l'aigle apprivoisé trouva asile aux abattoirs de Boulogne dont il fut l'ornement pendant bien des années et où il fut nourri comme il ne l'avait certainement jamais été auparavant; et les fidèles du prétendant, le colonel Voisil, le major Duquesnois, le capitaine Audenis, le docteur Lombal (plus un ou deux autres dont j'ai oublié les noms) furent gardés, prisonniers sur parole, chez M<sup>me</sup> Pelé où ils ne semblaient pas trouver leur détention trop pénible.

J'appris à les connaître et à les aimer, surtout le major Duquesnois. En dépit de ma nationalité anglaise il se prit presque immédiatement d'affection pour moi, et

me fit manœuvrer, m'apprenant l'exercice tel qu'on le pratiquait dans la Vieille Garde ; je crois qu'il me raconta chaque jour durant sept ans, un nouveau conte de fées ; Scheherazade n'a pas fait davantage pour son Sultan et pour sauver son cou du lacet fatal.

*Cher et bien aimé « Vieux de la Vieille »\*!* avec sa grosse moustache grise, sa cravate de satin noir, son linge immaculé, sa longue redingote verte, si ample à la taille, et le petit ruban rouge vif à la boutonnière ! Il ne prévoyait guère avec quelle chaleureuse affection sa mémoire serait conservée pour toujours, vivante et fraîche dans le cœur de son ennemi héréditaire, son petit tyran anglais, son compagnon !...

.....

En face de la maison de M<sup>me</sup> Pelé, se trouvait la maison qui, avec la nôtre et la sienne, était la seule habitation que comportât l'avenue. C'était une charmante petite villa blanche, ornée d'un portique grec sur lequel étaient inscrits en lettres d'or : *Parva sed Apta*. Mais elle demeura inhabitée durant les deux ou trois premières années de notre séjour.

Suivant la bonne coutume de cette époque, nous ne tardâmes pas à entrer en étroites relations avec nos voisins et nous les vîmes beaucoup, à toutes les heures du jour.

Ma belle et jeune mère, « *la belle M<sup>me</sup> Pasquier\** »,